

Domination masculine versus Sherlock Holmes

Olivier Maillart

Numéro 68, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maillart, O. (2017). Domination masculine versus Sherlock Holmes. *L'Inconvénient*, (68), 42–44.

DOMINATION MASCULINE VERSUS SHERLOCK HOLMES

Olivier Maillart

Le tableau est peint dans une sorte de hâte, d'énergie coléreuse et terrible : on lit sans peine le tracé du pinceau, en plusieurs endroits. Ailleurs, parce que la surface n'est pas entièrement couverte, on perçoit la trame du support, de la *toile*, littéralement, qui rappelle bizarrement le monde de la mer et des matelots (mais, en même temps, la scène n'est-elle pas censée se dérouler sur une plage, au bord de la mer ?). Le blanc et le brun dominent avec, à l'arrière-plan, le bleu presque caressant de la nuit, auquel la proximité des couleurs brunes et fauves donne cependant par endroits des teintes d'orange.

Comme saisi dans son surgissement (Dieu sait pourtant que la toile n'est pas réaliste !), le taureau furieux occupe le centre de l'image. Presque roux, cerclé de noir, il darde d'un œil terrible le spectateur plus encore que sa proie, qu'il écrase dans l'étreinte qu'il lui impose – ou qu'elle a choisie ? Celle-ci est comme scindée en deux, jambe et fesses d'un côté, visage, aisselle et bras de l'autre, deux morceaux de chair à la blancheur irréaliste et troublante, deux gigots sectionnés par la forte patte animale qui de son sabot s'appuie lourdement sur le sol jonché de quelques épis de blé. Un drapé jaune, orné d'un motif géométrique qui paraît ici, dans tout ce vacarme érotique et bestial, bizarrement élégant, déplacé même, vague souvenir d'une civilisation dont s'est exclue la femme en venant ici chercher l'assaut de la bête, se déploie de part et d'autre du cul somptueux.

Elle mêle son visage au sien, le profil de la femme aux traits durs entre dans la face du taureau plus dure encore. La couleur brune, comme par une maladresse qui n'aurait pas été corrigée, mange ce visage humain et blanc, et semble ainsi l'intégrer à la bête dominante. Même chose pour la main

droite qui s'est emparée de la corne et qui la tient fermement, dans un geste qui peut dire aussi bien l'effroi que la folie sensuelle.

Derrière, un bâtiment blanchi dont un mur laisse voir quelques briques, une fenêtre grillagée. Un arbre noir. Et, donc, le bleu de la nuit, qui est peut-être aussi celui de la mer d'où l'animal est censé, selon le mythe, avoir surgi.

Tableau splendide, prenant, sidérant de violence érotique. Un taureau recouvre de son corps le corps d'une femme qui s'agrippe à lui. Il la fend littéralement en deux, elle s'engloutit dans l'ocre de sa fourrure de terre fauve. Il est une force, un poids et un œil furieux. Elle est une blancheur, une rondeur harmonieuse, et la touffe de poils de l'aisselle, bien visible, qui semble résumer son sexe, lui fait comme un deuxième cul, offert à la charge de la bête.

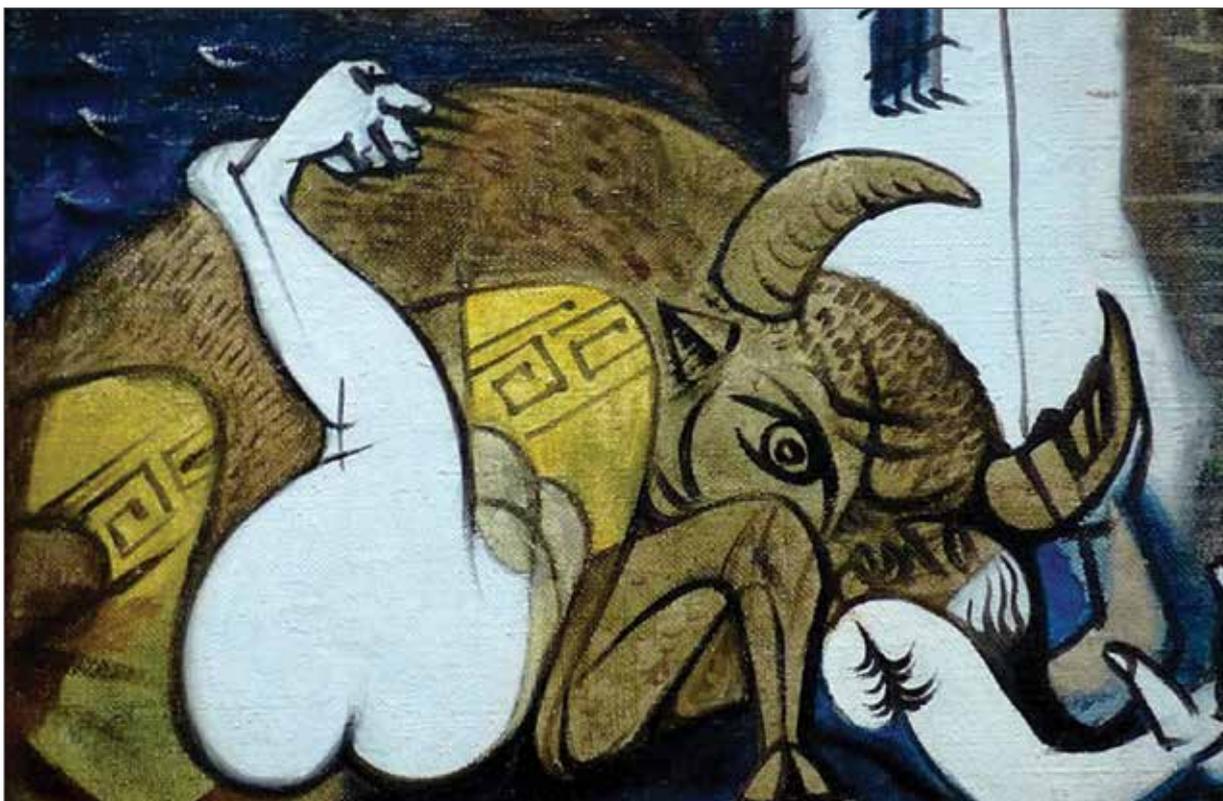
J'en suis là, à me perdre dans cette irritante et délicieuse contemplation, quand elle se plante à côté de moi et dit :

« Franchement, on dirait un viol... »

– Oui, elle prend cher, la pauvre. Mais je m'identifiais au taureau pour être honnête. »

Je glisse un regard de côté et je me rends tout de suite compte que je ne l'ai pas fait rire. Mais alors pas du tout. Mélanie, je ne la connais pas très bien en fait, mais on avait convenu de se voir, et comme il y avait cette exposition, ma foi, ça pouvait éviter des silences gênants si on n'avait pas grand-chose à se dire. Sa petite tête brune est toute froncée, et j'ai l'impression que sa colère va faire partir en morceaux les branches de ses grosses lunettes. J'essaie de me rattraper :

« Si j'en crois le cartel, Masson l'a peint pendant la dernière guerre. Peut-être que l'histoire de Pasiphaé était pour lui une manière détournée de dire la violence de l'époque.



Regarde, c'est 1943, alors ça pouvait être l'Occupation, les bombardements, les déportations, la torture des résistants...

– Non, c'est une femme violée par un taureau, tu vois bien ! Femme, taureau. Viol. Culture du viol. N'essaie pas de l'excuser.

– Je n'essaie pas...

– En plus, excuse-moi mais j'ai fait l'ENS (et Ulm, hein, pas Lyon), quand même, et je peux te dire que dans l'histoire de Pasiphaé il n'est jamais question de viol. Elle aime follement le taureau venu de la mer, elle va s'unir à lui et pour cela Dédale lui fabrique une sorte d'armure en forme de vache. Elle va donner naissance au Minotaure. Mais il n'y a pas de viol, ça, c'est lui qui l'ajoute : point de vue d'homme, réflexe d'homme, il peint avec sa bite de violeur en rut...

– Oui, oui, "la fille de Minos et de Pasiphaé", ce si beau vers qui, d'après ce crétin de Bloch, ne veut rien dire... Mais il me semble que tu y vas un peu vite, non ? Picasso aussi en a peint, des taureaux un peu dans le même genre : ça remonte à loin, cette exaltation de la vitalité virile, et c'est beau aussi, d'une certaine manière, d'autant que je ne pense pas que ça faisait de ces artistes des monstres dès qu'il s'agissait de leurs rapports avec les femmes...

– Alors là, permets-moi d'en douter ! »

Elle me lance un regard furieux. Sa peau très brune se teinte par endroits de touches violacées. Elle n'a vraiment pas l'air accommodante. *Eh bien ! Connais donc Phèdre et toute sa*

furie ! Les quelques autres personnes dans la salle ont sursauté à son dernier propos. Je commence à transpirer légèrement – je jette un regard vers la salle suivante, en espérant créer un mouvement quelconque. J'aimerais bien éviter la rengaine sur le méchant Picasso, ce DSK des ateliers parisiens, je suis certain de ne rien apprendre et puis moi, j'aime Picasso, je le trouve drôle et plein de vie, généreux dans ses inventions, dans son ivresse, alors si c'est pour me dire qu'il était mauvais époux, méchant homme, bon... Je voudrais bien filer. Heureusement, les dieux de l'art sont avec moi : la salle suivante propose bon nombre d'œuvres sans femme ni homme : la lutte des genres est oubliée pour un moment et la suite de la visite se déroule à peu près bien.

Cela étant, après l'exposition, après la boutique « pour regarder les cartes postales », il y a le café. Et là, comme après un film, on se regarde dans le blanc des yeux, on fait le point – vous connaissez ces filles un peu raisonneuses, un peu premières de classe (et cela, bien au-delà de la fin de leurs études), qui vous donnent toujours l'impression d'être à l'école, qui donnent une coloration légèrement scolaire à tout ce dont elles parlent, même aux choses les moins sérieuses, bref ces filles à la fois charmantes et chiantes à qui il faut toujours expliquer qu'on a dit une plaisanterie après en avoir dit une ? Eh bien, dans cette famille, Mélanie était chef de meute. Et en plus elle n'aimait ni Masson ni Picasso. Aussi, après avoir soigneusement rangé ses cartes postales,

celles qu'elle comptait envoyer, celles qu'elle gardait pour elle (« comme marque-page, ou comme souvenir »), elle a pris une inspiration, froncé ses sourcils de telle sorte qu'ils ne formaient plus qu'une seule barre noire qui lui coupait le visage en deux, en une horizontale parfaite, puis elle s'est lancée (je ne garantis pas à 100 % l'authenticité de l'échange qui va suivre mais, disons, à au moins 67 %) :

« Je vais te dire le problème que me pose ce tableau.

– On n'est pas obligé, tu sais...

– Ah si, et ne me prends pas de haut sous prétexte que je suis une femme !

– Je ne te...

– D'ailleurs c'est lié. Tout est lié. Toujours.

– Bon.

– La vérité, c'est qu'on voit déjà suffisamment d'images de violences ou d'humiliations imposées aux femmes, que ce soit dans la publicité, dans les séries, au cinéma, pour qu'on ne nous en impose pas *en plus* dans les musées, qui devraient être un refuge dans ce monde misogyne et brutal. Tu ne le sais pas, tu ne peux pas le savoir, mais pour une femme, faire face à ce type de représentations est difficile. Je dirais même que c'est révoltant, en fait, que la chose soit si courante, et que l'on s'étonne qu'il y ait encore autant de femmes aliénées, prisonnières de leur condition. En fait, je pense que je vais écrire à ce musée pour demander qu'on retire ce tableau, parce qu'il constitue une violence que je refuse de me voir imposée, et même que je refuse de voir imposée à toutes mes sœurs les femmes, les visiteuses, les gardiennes, les femmes de ménage ! Parce que ça nous opprime toutes, tu comprends, toutes !

– Non, je ne comprends pas.

– C'est pourtant simple : cette image exhibe un inconscient collectif qui opprime les femmes, et moi, je refuse d'être opprimée. Je ne me sens pas définie ainsi en tant que femme, et je refuse qu'on m'associe à ce genre d'image, même inconsciemment.

– Mais enfin, Mélanie, personne...

– En me répondant, tu ne fais que chercher à réaffirmer ta domination symbolique, c'est pathétique.

– Si tu le dis.

– Moi, je suis philosophe de formation, et ma formation n'est pas médiocre, comme tu peux le deviner vu l'école d'où je sors. Alors fais un effort pour prendre un tant soit peu au sérieux ce que j'essaie de t'expliquer ! Et je te précise au passage que je ne suis nullement une féministe dogmatique, qui penserait les choses à partir de concepts clés prédéfinis.

– Ça, je ne me serais pas permis de le penser. »

Je la regardais. Elle avait visiblement fini son petit discours et elle semblait soulagée. Elle avait d'ailleurs gagné, car la ligne prometteuse de son chemisier m'incitait à ne pas la contredire, ni même à prolonger la conversation sur ce terrain. Le beau violet de ses joues refluaient, les ocres reprenaient leur droit. Même ses yeux avaient cessé de jeter des flammes.

J'aurais voulu lui dire le tableau qu'elle était pour moi, et dont chaque détail appelait son commentaire, ses mots : tentative d'une analyse délicate et attentionnée. Je sentais pourtant que ce n'était pas le moment, et je le regrettais.

Dans son essai génial intitulé *Traces*, Carlo Ginzburg rapproche la méthode étonnante d'un spécialiste de l'art pictural, un dénommé Giovanni Morelli, de celles de deux de ses contemporains, l'un réel, l'autre imaginaire : Sigmund Freud et Sherlock Holmes. En quoi consistait cette méthode que Ginzburg appelle « indiciare » ? En une attention particulière apportée aux détails négligeables, généralement oubliés, et qui pourtant peuvent permettre une meilleure attribution des tableaux à leurs auteurs parce que ceux-ci s'y trahissent plus sûrement qu'ailleurs, de même que l'inconscient se révèle malgré lui dans les lapsus et les rêves, et les grands criminels dans les petits détails qui ont échappé à leur attention comme à celle de la police.

J'avais envie, moi aussi, comme chaque fois que je suis avec quelqu'un ou dans un café, de me livrer à ce petit jeu sur-le-champ. Mais pensez donc : ramener Mélanie à un tableau, après ce qu'elle venait de me dire ! Déduire ses états d'âme ou son émotion à partir de signes physiques qui l'auraient trahie ! Interpréter sa réaction à la *Pasiphaé* de Masson en me fondant sur sa féminité (ou son « genre ») ! Aujourd'hui, si vous vous livrez aux petits exercices de virtuosité intellectuelle qui éblouissent chaque fois les clients du détective de Baker Street (vous exercez tel métier comme me le prouve telle tache d'encre sur votre manche, vous êtes passée par telle rue ainsi que me l'indique la couleur de la boue restée attachée à votre botte, etc.), c'est vous qui finissez en taule ! Commencer par définir votre interlocuteur par son sexe ? C'est une assignation intolérable, un refus opposé à sa liberté de choisir (on peut bien naître biologiquement femme et se sentir homme, non ?). Ce vêtement, cette intonation de voix qui trahirait une origine sociale : mais c'est une violence symbolique que de renvoyer l'autre à son origine, et qui repose sur une domination haïssable. Quant à savoir si telle expression du visage, telle coloration de l'épiderme exprimeraient telle ou telle émotion : quand comprendrez-vous enfin que la moindre déduction, parce qu'elle se permet de tirer une interprétation d'une observation, est à la vérité une violence exercée à travers les formes d'un savoir qui se prétend neutre et objectif quand il n'est que la simple expression de l'idéologie dominante ! Au beau discours plein de belles valeurs de Mélanie, je n'avais donc plus que mon silence à opposer. Et quand elle finit par me demander : « À quoi tu penses ? » je lui répondis :

« À rien... À la dernière mort de Sherlock Holmes. » ■